

# Martine Feipel & Jean Bechameil

## LA NUIT SANS LUNE

Quand tout s'effondre autour de soi  
par Frédéric Bouglé, commissaire de l'exposition

La pénombre recherchée et la lumière d'hiver naturelle, le caractère énigmatique d'une mise en scène naturaliste, un univers onirique piqué de référents propres à alimenter l'imaginaire individuel, encadrent le tableau sculptural, à deux volets étagés, de « La Nuit sans lune ».

Au rez-de-chaussée, l'installation de Martine Feipel et Jean Bechameil nous accueille au seuil d'un haut portail de fer entr'ouvert, barreaudage distordu par un choc violent. De là chacun comprend, comme dans le chant III du livre premier de la Divine Comédie de Dante, que rendus à sa porte l'enfer désormais nous attend. Tout espoir dissipé dans l'eau grouillante du torrent, reste un bruit sourd et régulier, celui d'une cloche monumentale qui impose sa masse d'airain, accrochée à l'axe motorisé de la plus grande poulie. De sa position élevée, elle scande notre temps présent. Le dessous de sa robe campaniforme - avec son battant en mouvement - hante de ses reflets chimériques une flaque d'eau noire et stagnante. La figure solennelle de ce grand vase sonore renversé - de tradition immémoriale - valide sacré et profane, félicité et tragédie. Mais sa voix ici reste muette, nous épargnant son chant trop puissant, elle exorcise et alerte pourtant du péril imminent qui plus haut nous attend. De la plateforme de l'escalier qui donne accès à l'étage, le point de vue est sidérant.

Quelques marches plus haut l'espace d'exposition offre un spectacle ahurissant; salle fracassée par une avalanche de roches brutes. Reste la prière ou la corde torsadée pour s'échapper... mais la curiosité attise quand on brave le danger, et chacun se faufile dans cet enchevêtrement rocailleux pour l'explorer. Et ce qu'on découvre - de la pénombre à la lumière et de l'étroitesse à de vastes pièces - s'avère moins un parcours d'hypogée navrant et désolant, qu'une sente s'insinuant entre des blocs de rocaille magmatique, d'un beau gris anthracite, et joueuse d'interrogations stimulantes.

### L'artifice du déconstruit est une construction de l'artifice

Sont-ce toutes nos certitudes spatiales qui chavirent en révolution ou est-ce un égarement, une vision introspective en fonctionnement ? Sans percevoir de grondements, bien qu'enseveli sous la roche basaltique, le visiteur de l'exposition pensera comme Prométhée que « La terre vacille » sous le poing de dieux méchants. Mais nous survivrons à l'expérience, titans que nous sommes avec un imaginaire aussi grand. Si la dévastation est le dé renversé de la nature, des harpies, nervis et autres âmes malveillantes, la déconstruction est un concept analeptique qui taraude autant l'architecte postmoderne que le sculpteur d'espace contemporain, et par extension tout un chacun, Créateur humain : déconstruire l'ancien et faire le vide pour reconstruire son propre plein.

## Fantastique baroque

Au delà de l'habillage fantastique/baroque accessible à tous, l'installation dans son hybridation stylistique nous parle de l'espace en crise, avec la question de nos capacités à l'anéantir pour le transformer. Comme dans les écrits de H.P. Lovecraft, dans chaque espace existe un autre aux dimensions repliées, double et asymétrique, invisible et inconnu, plus vaste dans son volume, plus riche en potentialités, et de nature réelle en attente de se manifester. C'est dans un savant aménagement de l'espace premier que réside le passage à son accès, et que s'entr'ouvre la porte cachée qui y mène, ainsi que Feipel et Bechameil la pose symboliquement à chaque projet. Conformément à leur procédé, le couple d'artistes déconstruit l'espace organisé, désorientant le visiteur le temps d'un parcours, condition nécessaire à une sorte de rotation de son réceptacle structurel.

## Un espace de pliages dans le réel

Martine Feipel et Jean Bechameil parlent de la pratique de l'origami pour énoncer leur approche dans le traitement de l'espace et du réel. Réaliser un espace inédit à partir d'une succession de pliages spatiaux et temporels. C'est ainsi qu'un grand volume peut devenir petit et un petit volume devenir grand. C'est ainsi que l'histoire d'hier peut entraîner – près de 60 ans après - celle d'aujourd'hui, comme l'axe de la grande poulie transmet sa rotation au dandinement gracieux d'une cloche. C'est une approche autant qu'une technique à hauteur poétique, un aller-retour entre songe d'hier et réalité présente. Les artistes non seulement s'inspirent d'un espace rationnel, c'est à dire admis par tous comme tel, mais il l'aspire dans un monde imaginaire qu'ils sont les seuls à concevoir, avant de l'expirer façonné d'une autre réalité. Reste à l'éprouver, et il devient pour tous pure aire de vérité.

Dans la Nuit sans lune, l'artifice du déconstruit est une construction de l'artifice, et le désarroi bascule sur un enchantement si le spectateur spéculé avec les sculpteurs sur la transmigration spatiale occasionnée. Le ressenti d'un espace - construit et déconstruit - est empirique et culturel, qu'il soit individuel ou collectif, objectif ou subjectif, intime ou partagé. Feipel et Bechameil déforment la grille rationnelle du modèle normé (sur des critères traditionnels), ré-interprétant géométriquement et matériellement l'espace entier à partir d'une vérité ressentie hors « proportion dorée », et davantage en noir et blanc. Après tout, quand tout s'effondre autour de soi et qu'arrive le chaos avant que naisse l'Érèbe et meurt la nuit, nous atteignons le point du vide : Pour autant nul désordre, mais au contraire « harmonia mundi », au point antérieur de la création tout est possible, en transition.

## Précisions techniques :

Cette installation fut préparée en amont dans l'atelier des artistes au Luxembourg, avant d'être achevée in situ à Thiers durant le montage. C'est à partir d'empreintes en élastomère (sur des surfaces de roches minérales inhérentes au centre d'art) que des ersatz de rochers furent traduits en plâtre, puis assemblées et colorées sur place. Il s'agissait de provoquer une

illusion de réalité, chaotique et prégnante : la falaise où s'appuie le bâtiment se sera affaissée sur l'étage et ses cimaises d'exposition. Tandis qu'au rez-de-chaussée, une grande cloche suspendue au plafond - et dont le battant cogne au ralenti et quasi sans bruit - avec auprès d'elle la présence imposante d'un grand portail déformé, retourne l'impression d'un monde méphitique déconcertant. En 1956 le bâtiment du Creux de l'enfer a cessé ses activités de coutellerie pour devenir un lieu de friche industrielle, sujet alors à la nature envahissante. C'est en 1988 que le bâtiment fut restauré pour devenir centre d'art contemporain. À l'occasion de cette exposition, la grande poulie du rez-de-chaussée - qui n'avait pas tourné depuis 57 ans - fut remise en action, équipée d'un moteur éclectique spécifique commandé en Italie, avec une minuterie de déclenchement qui actionne la cloche toutes les trois minutes. Celle-ci pèse une centaine de kilogrammes\*, réalisée en matériaux de synthèse, structurée à ses épaules d'une âme métallique porteuse interne. Elle reprend le modèle fictif des plus grandes cloches d'Europe, avec 210 cm de diamètre et 217 cm de hauteur (une mensuration proche du bourdon de Notre Dame à Paris ou de Big Ben à Londres). Enfin, des bassins d'eau noire furent ajoutés qui miroitent dans leurs flaques ondulantes ce monde étrange, dédoublant l'espace à l'intérieur de lui-même, dévoilant le dessous volumineux de la grande cloche, chassant la vision commune de sa réalité euclidienne.

\* En alliage métallique conforme, une cloche de cette dimension pèse environ 13 tonnes.